

Chemins de vent

Galerie Nosbaum Reding:
Tina Gillen et Nina Tomàs, phénomènes naturels et espaces mentaux

Marie-Anne Lorgé

Le rendez-vous est fixé en tout début d'après-midi. Nina qui travaille par analogie ou association d'idées et de formes, est fébrile. Tina est sereine, face à des ciels obscurcis, à l'allure de drame.

Nina Tomàs – plasticienne franco-luxembourgeoise, talent émergent, née en 1989 (à Béziers) – et Tina Gillen – peintre luxembourgeoise d'envergure internationale, née en 1972, qui vit à Bruxelles tout en donnant des cours à Anvers (elle est maître de conférences à l'Académie royale des Beaux-Arts) –, Nina et Tina, donc, exposent dans deux espaces distincts de la galerie, mais leurs espaces mentaux se regardent comme des rails de chemin de fer: il y a du refoulé dans les *Logiques du flou* de Nina, de la phénoménologie dans les *Windways* de Tina. Il y a de la figure chez Nina, et de l'atmosphère chez Tina.

Nina Tomàs travaille souvent la toile côté verso, parfois en osant l'abstraction, parfois aussi en recourant au collage. Dans ses supports, Nina assemble/ agence des «images» minutieusement dessinées et peintes, toutes puisées dans le quotidien mais en même temps détournées de leur contexte: le résultat est hybride, tout comme un rébus, et souvent ironique, à l'exemple du format mosaïque qui, censé s'inspirer de la voûte d'une chapelle, finit par évoquer une cage d'oiseau, où, assis sur une balançoire, un

La galerie invite deux artistes peintres singulières, deux brouilleuses de piste. Il y a du rêve et de l'énigme avec Nina, du vent et de l'abandon avec Tina.

jeune homme tire son egoportrait (ou selfie) – évidente allusion critique à la promo du fameux parfum Chanel n°5.

Avec Tina Gillen, née sous le signe du poisson, la plongée se fait en apnée dans la nature.

Sauf que ce qui se répète à propos du parti pris pictural qu'elle explore depuis les années 90 est plutôt de l'ordre du géométrique, de l'architectural, de la tension entre abstraction et figuration. Or l'attachante Tina, qui se dit timide, est un personnage profondément romantique, réfractaire au superficiel; ce qui ne l'empêche pas de s'avouer grande épicurienne. «J'adore les plaisirs de la vie, je suis plutôt gourmande et salée et puis, je suis désormais plutôt campagne – j'ai mes années de ville derrière moi – et j'adore bouger, marcher dans les Alpes provençales, en bord de mer aussi». Et ça tombe bien, car il y a de ça dans sa nouvelle œuvre. Faussement froide. En fait, «j'ai besoin de savoir, de consulter des livres pour obtenir une explication scientifique à l'immatériel».

Sa méthode a beau être in-

tellectuelle, Tina n'est en rien une cérébrale. Elle est une disciple de Caspar David Friedrich, le grand romantique de la peinture allemande du XIX^e siècle, celui-là qui se fondant sur l'observation non pas réaliste mais contemplative, a découvert la tragédie du paysage.

Nous y voilà. Puisqu'il ne s'agit pas de représenter, comment dès lors peindre ce qui n'est pas visible, en l'occurrence la vie des vents? Réponse avec le grand format *Windways* qui donne son titre à l'expo. «J'ai mélangé la science, qui est très graphique concernant les courants d'air, et ma pratique picturale. Avec l'acrylique, on n'a pas de matière, ce qui donne l'impression d'une peinture lisse, alors qu'il s'agit d'un geste fait de couches, d'où jaillit la lumière». Au final, *Windways* est une sorte d'inventaire des directions probables des vents, lesquels sont matérialisés par des segments, des espèces de petits javelots obliques, rebondissant sur le sol grâce à leurs ombres. Ces segments sont blancs. Parce qu'éclaboussés par la lune. Eh oui, tout se

passé de nuit. «J'aime globalement le clair-obscur; au crépuscule, il y a davantage de contrastes, c'est plus poétique, mais la nuit reste mon élément, pour le silence qui s'installe: j'aime le moment où le temps se fige».

Windways est donc un inventaire imaginaire. Du coup, le ciel n'en est pas vraiment un, «c'est d'abord atmosphérique». Avec, en arrière-fond, une silhouette, la nébuleuse exorcisée par les arbres. Ce qui n'empêche pas au tout de s'implanter dans un environnement naturel familier, «proche de moi». «Je mélange le réel et l'irréel».

Pour Tina Gillen, l'arbre, «c'est un autre type de maison». Et des maisons, il y a en beaucoup dans son travail. «L'architecture, ça m'aide à m'ancrer dans la réalité. Mais c'est surtout la manière la plus personnelle de me raconter. Je ne fais jamais de portrait humain mais quand je fais une maison, je parle de moi. Et de nous».

Le tableau *Chasing light*, montre donc une maison, blanchie par la foudre, isolée sous le plomb de l'orage. Elle

est à lire à la fois comme une autobiographie – «c'est la maison de mes parents» – et comme une tentative de traduire la notion de refuge, d'habitat. En même temps, avec sa ligne nette, sa géométrie, «c'est l'archétype des années modernistes, lesquelles sont déjà une vision de "l'habiter"». «Est-ce que je fais une critique de la construction sociale? Non, mais je dois documenter et la peinture capture ce que l'objet me dit».

Il y a le ciel Gillen, et la maison en est l'intruse, fruit toutefois d'un cadrage photographique. Ailleurs, une autre maison, une petite masse avalée par les ténèbres, symboliquement forte, aux fenêtres à la fois aveugles et aveuglées. En fait, il s'agit d'une maison pleine d'eau, une maison qui se noie, intitulée pour la cause *Sealevel*, accrochée au milieu d'œuvres sur papier, autant de gaz célestes et d'autres équilibres instables. Toujours déserts.

En pratique

Galerie Nosbaum Reding, rue Wiltheim, Luxembourg: Tina Gillen, «Windways», peintures, jusqu'au 2 mars; Tina Tomàs, «Logiques du flou», peintures, jusqu'au 23 février. Infos: nosbaumreding.lu et tél.: 28.11.25-1.

”

Quand je peins une maison, je parle de moi. Et de nous.



Photo: Tania Bettega

Tina Gillen ou comment peindre ce qui n'est pas visible